BOLTOVSKAJA, Svetlana. — Bildungsmigranten aus dem subsaharischen Afrika in Moskau und St. Petersburg : Selbst- und Fremdbilder (Migrants d'Afrique subsaharienne en quête de formation à Moscou et Saint-Pétersbourg : images de soi et d'autrui)

Ingolf Diener

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/20766>
DOI : 10.4000/etudesafricaines.20766
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2017
Pagination : 453-457
ISBN : 978-2-7132-2688-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Ingolf Diener, « BOLTOVSKAJA, Svetlana. — Bildungsmigranten aus dem subsaharischen Afrika in Moskau und St. Petersburg : Selbst- und Fremdbilder (Migrants d'Afrique subsaharienne en quête de formation à Moscou et Saint-Pétersbourg : images de soi et d'autrui) », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 226 | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/20766> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.20766>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

BOLTOVSKAJA, Svetlana. —
Bildungsmigranten aus dem
subsaharischen Afrika in Moskau
und St. Petersburg : Selbst- und
Fremdbilder (Migrants d'Afrique
subsaharienne en quête de
formation à Moscou et Saint-
Pétersbourg : images de soi et
d'autrui)

Ingolf Diener

RÉFÉRENCE

BOLTOVSKAJA, Svetlana. — Bildungsmigranten aus dem subsaharischen Afrika in Moskau und St. Petersburg : Selbst- und Fremdbilder (Migrants d'Afrique subsaharienne en quête de formation à Moscou et Saint-Pétersbourg : images de soi et d'autrui). Herbolzheim, Centaurus Verlag & Media UG, 2014, 465 p.

- 1 Ayant fait des études en ethnologie, littérature/langues slaves et pédagogie, Svetlana Boltovskaja a entrepris sa thèse, soutenue en 2013 à Fribourg-en-Brisgau, en tant que contribution aux études post-coloniales et aux « *Black Studies* » en s'intéressant, en particulier, au terrain européen.

- 2 L'ouvrage, tiré de cette thèse, commence avec le début de la présence africaine en Russie, avec Abraham Petrovič Hannibal (ca. 1696-1781), arrière-grand-père d'Alexandre Pouchkine. Pris en Afrique par des esclavagistes ottomans, amené à Moscou en 1704 par l'ambassadeur russe comme cadeau au tsar Pierre le Grand qui le fit baptiser et en fit son protégé, Hannibal devint un objet d'expérimentation pour la politique d'éducation du tsar, basée sur la méritocratie individuelle. Si un enfant africain noir, « censé appartenir à une race “sauvage” et inférieure aux seigneurs blancs » (p. 44), mais bien éduqué et formé, dépassait les rejetons malappris des nobles sur les plans scientifique et professionnel, la démonstration de la nécessité et des avantages de la formation occidentale serait faite¹. En effet, Hannibal, devancé à la cour du tsar par trois autres Africains — un artiste, un architecte naval, un officier de marine — fit carrière et forma, entre autres, les premiers ingénieurs de marine russes. Cependant, cette présence africaine est restée épisodique. Contrairement aux puissances coloniales ouest-européennes, la Russie n'avait pas besoin d'esclaves d'outre-mer pour sa colonisation continentale car elle garda sa propre classe servile jusqu'à l'abolition du servage en 1861.
- 3 En 1865, les rôles enseignant-enseigné s'inversent : le ministère impérial de l'Éducation décide de former des étrangers dans les universités russes, sans frais d'inscription en offrant des bourses, mais les effectifs ne dépassent guère quelques Éthiopiens venus à titre individuel qui s'inscrivent à l'académie militaire et servent ensuite dans l'armée russe.
- 4 La première véritable migration pour formation (*cursus* allant de quelques mois à deux ans) est organisée en URSS par le Komintern. Cinq premiers Afro-Américains arrivèrent en 1925, suivis par des Africains provenant pour la plupart d'Afrique du Sud (14 communistes entre 1928 et 1937). Autour d'un noyau de formation politique et idéologique, ils suivaient des cours en langues étrangères, mathématiques et autres matières générales, mais le début de la Seconde Guerre mondiale y mit brutalement fin. La formation et le départ des Africains en URSS reprirent sur des bases beaucoup plus larges au début des mouvements d'indépendance et des Indépendances à la fin des années 1950. C'est à cette diaspora africaine que Svetlana Boltovskaja consacre son livre.
- 5 Lors de son terrain en Russie dans les années 2006-2008, elle a trouvé des informateurs dans tous les groupes sociaux de la communauté africaine à Moscou et à Saint-Pétersbourg y compris des diplomates et des étudiant.e.s, en passant par des Africains ayant réussi dans les affaires, les arts, les médias ou le monde universitaire, ainsi que des réfugiés et personnes vivant dans l'illégalité ou la précarité. Même si cette population peut paraître disparate, il s'avère qu'au sein de chacun de ces groupes, on trouve d'anciens migrants en quête de formation. L'ensemble de son groupe d'enquête dépasse ainsi les personnes provenant de l'Afrique sahélienne, actuellement en cours d'études, et comprend aussi ceux et celles qui, ayant commencé leur migration d'Afrique pour étudier, n'étaient plus étudiant.e.s au moment de l'enquête et se sont engagés dans d'autres activités depuis leurs études. Provenant d'ensembles culturels et sociaux différents, ils vivent également dans des contextes et des conditions de vie fort différents. Ce qui les relie, c'est leur expérience de migrant.e.s africain.e.s venu.e.s pour étudier et se former à Moscou et Saint-Pétersbourg.
- 6 Ces migrant.e.s constituent un groupe social très mobile ; leur migration ne s'arrête pas à l'obtention du diplôme. Ils migrent vers leur pays d'origine ou s'installent dans un

pays tiers d'Europe de l'Ouest, d'Amérique ou d'Afrique, dont ils repartent quelquefois vers encore un autre pays, et parfois retournent en Russie. Grâce à internet, ils sont en contact avec leur famille et leurs amis, dans leur pays d'origine et de par le monde. Leurs mouvements dans un espace social pluri-local, transnational, se muent, au-delà du plan physique et géographique, en déplacements psychiques. Les espaces sociaux sont des constructions multiples, contradictoires quant aux éléments socio-structurels et identificatoires lorsque l'on compare les lieux d'origine et les lieux d'immigration. Dans ces nouvelles conditions émergent une individualisation, pluralisation ou « créolisation » de styles de vie et d'orientations biographiques.

- 7 Dans sa recherche sur les trois phases, au cours de ce demi-siècle, des migrations pour formation — phase soviétique, *perestroïka*, période post-soviétique — c'est cette dernière qui intéresse plus particulièrement S. Boltovskaja. Ayant restitué dans une première partie les dynamiques contradictoires du dispositif migration/formation dans son ensemble, elle se concentre dans la deuxième partie sur la perception russe de l'Afrique et des Africains, et dans la troisième, sur la perception africaine de la Russie et des Africains en Russie, donnant alors largement la parole à ses répondants. Il est à noter que, faute d'index, la richesse de l'ouvrage en informations et en mises en perspective n'est pas toujours facile à saisir.
- 8 L'auteure appuie son étude sur les données d'un *corpus* de 46 entretiens, dont 18 avec des experts, ainsi que sur son observation participante. La représentation de l'UNHCR de Moscou avait mis à sa disposition la transcription de 16 entretiens auprès de demandeurs d'asile africains, tous anciens migrants-étudiants, ainsi que le rapport final, non publié. Son travail sur le terrain a bénéficié de son statut particulier. Être Russe et étudiante en ethnologie en Allemagne signalait une combinaison de proximité, de distance et de confiance ; être Russe faisait aussi penser qu'elle connaissait directement les évolutions socio-économiques et politiques en Russie. Grâce à sa longue expérience d'étudiante-migrante en Allemagne, les interviewés la voyaient comme une des leurs, bien au fait de tous les problèmes spécifiques (langue étrangère, tracas bureaucratiques, intégration sociale, etc.). En tant qu'ethnologue d'Allemagne, sans lien avec les autorités et les organisations russes, elle était perçue comme quelqu'un de confiance qui ne transmettrait pas d'informations confidentielles sur la vie personnelle des gens aux instances russes.
- 9 Après avoir rapporté le schéma de fonctionnement de cette migration — les dispositifs de recrutement, d'accueil, le logement en cité universitaire, la répartition parmi les universités soviétiques/russes, et les données statistiques disponibles — l'auteure précise la situation économique privilégiée des étudiant.e.s migrants. Grâce à une bourse soviétique, plus élevée que celle des étudiants soviétiques, ils étaient, comparativement, aisés. Ayant le droit de voyager dans les pays occidentaux en passant par Berlin-Ouest, le point le plus proche, ils pouvaient initier et entretenir un commerce parallèle rémunérateur d'objets dont le Soviétique lambda ne pouvait que rêver.
- 10 Cette migration pour formation s'est installée dans une double attente : côté africain, l'offre de bourses devait permettre d'accéder au bien-être de la modernité, et beaucoup appréciaient que cela se fasse par une voie sans exploitation ; côté URSS, elle répondait au devoir de solidarité socialiste, condition pour accélérer l'avancée vers le socialisme puis le communisme à l'échelle mondiale. Mais ce, sur fond d'ignorance réciproque, longtemps quasi totale : les étudiant.e.s partant en quête de formation ignoraient tout

de l'URSS réelle, et les Soviétiques/Russes ne connaissaient l'Afrique que comme continent. Une expérience sociale et interculturelle que S. Boltovskaja poursuit attentivement, faisant d'emblée ressortir l'instabilité des cadres politiques et socio-économiques de part et d'autre. Côté russe, les séquences stalinienne, post-stalinienne avec la *perestroïka*, puis post-socialiste, l'éclatement de l'URSS et la Fédération de Russie comme nouveau partenaire, avec des guerres entre ex-Républiques socialistes ; et, côté africain, l'instabilité permanente, les guerres civiles, les putschs, le génocide au Rwanda... À chaque fois, la conséquence est une nouvelle donne sur les plans législatif, réglementaire, administratif. Rendre compte de façon comparable du traitement de problèmes de même nature (permis de travail, asile, voyages, mariages mixtes...) à différents moments est sans aucun doute malaisé, mais s'y retrouver sans renvois internes l'est tout autant.

- 11 Sur le terrain des étudiant.e.s, des évolutions ont lieu sur fond de violence à motifs racistes, assassinats compris, tout au long de ce demi-siècle. En URSS déjà, la manifestation d'étudiant.e.s africain.e.s sur la place Rouge le 18 décembre 1963 pour dénoncer l'assassinat d'un des leurs, constitue un indice fort de ce racisme. En Fédération de Russie, en témoignent largement les statistiques de 2004-2009 compilées par des ONG russes et internationales² (p. 192). Or la police n'est pas réputée pour protéger les étudiants noirs, ni pour poursuivre les auteurs. Les étudiants ont depuis longtemps développé des stratégies pour éviter les *skinheads* et néo-nazis qui les tabassent, et les policiers qui les tracassent : rester chez soi, en résidence universitaire, se déplacer dehors en groupe, surtout dans les transports publics, ou se déplacer en voiture, ne pas fréquenter seul.e certains lieux. Ainsi, ils s'organisent sur le plan associatif, développent des actions d'entraide, s'impliquent dans des actions d'éducation anti-raciste.
- 12 L'auteure a cherché à savoir de quoi se nourrit cette xénophobie agressive. Comme la grande majorité des Russes, soviétiques aussi bien que post-soviétiques, n'ont jamais vu une personne noire, l'attitude xénophobe, à défaut d'être motivée par l'expérience personnelle, a été formée exclusivement par des informations et images fabriquées et mises en circulation par l'appareil du savoir reçu, le système scolaire, les médias et le pouvoir politique.
- 13 Dans le discours de la propagande soviétique avant 1985, les Africains étaient perçus comme une catégorie politique : des victimes du capitalisme-colonialisme-impérialisme et de son racisme, auxquelles il fallait fraternellement venir en aide, pour se libérer de l'oppression, et pour se développer. Dans le schéma de la Guerre froide, avec deux « blocs » antagonistes posés à égalité de puissance militaire et industrielle, les futures ex-colonies, se reconnaissant dans le terme de « Tiers-monde », étaient appelées à choisir la voie à suivre pour accéder à la modernité. Mais la version est charriait la même conception évolutionniste et euro-centriste que la version ouest, marquée comme elle par les catégories opposées de « culture/nature », « civilisé/sauvage », « progrès/retard », « adulte/enfant », comme en témoigne le cliché selon lequel les Africains sont les enfants arriérés du genre humain.
- 14 Le mot « race » a été introduit dans la langue russe seulement au milieu des années 1950 ; cependant la définition de son essence date du statut de 1822 concernant l'administration des *inorodcy* (tribus étrangères). Ce statut, destiné à protéger ces « tribus » des abus administratifs, avait exclu de la citoyenneté russe les groupes vivant de la chasse, de la cueillette et de la pêche (p. 250). En attendant que les différentes

nations/ethnies peuplant la Russie et son ex-empire colonial sur le continent asiatique sortent du creuset socialiste/communiste comme « peuple soviétique », les Russes tendent à se voir, sur le plan culturel et ethnique, comme « Européens ». Les entrées de dictionnaires et encyclopédies des années 1970 en restent encore aux définitions biologistes. En 2010, le terme neutre *afrikancy* émerge dans deux dictionnaires en ligne sur six, mais le terme *negry* figure partout.

- 15 Qui est « Noir » en Russie ? Sont inclus dans la catégorie *černye* du langage quotidien, les non-Blancs, c'est-à-dire ceux/celles qui ne sont ni Russes, ni Slaves, autrement dit les habitants du Caucase et des ex-Républiques soviétiques asiatiques³. Depuis l'éclatement de l'URSS et les guerres dans les ex-Républiques soviétiques ou entre elles, les Africains se trouvent assimilés à tous les maux dont les Russes accusent, à tort ou à raison, ces ex-Soviétiques « noirs » (trafics, illégalité, crimes mafieux, etc.).
- 16 *Perestroïka* et *glasnost* en ont fini avec la version officielle de l'Africain pauvre, opprimé et, dans le meilleur des cas, combattant anti-colonial sans peur et sans reproche. La presse s'intéresse à la gabegie et à la corruption de nombre de régimes africains ; l'« aide fraternelle » apparaît comme gaspillage de ressources propres dans une région sans perspectives : sida, putschs, guerres, faible espérance de vie... Et elle se désintéresse des Africains ; les portraits individuels se raréfient, l'Afrique redevient le continent noir, objet de reportages sur la faune et d'ethno-exotisme. En même temps, la version non officielle de la vérité sur la société russe perce dans les médias officiels et la culture populaire. D'un côté, le domaine de la sexualité, jusque-là tabouisé, et notamment les relations entre Africains et femmes russes, émerge. C'est lors de l'explosion de l'épidémie du sida que la presse s'emploie à légitimer le refus marqué de ces rapports, et en fait un sujet. D'un autre côté, la culture alternative, avec ses scènes musicales rock, punk et aussi reggae, sort de l'*underground*. Des thèmes, motifs et personnages africains deviennent bienvenus comme symboles d'une vie au-delà du morne quotidien soviétique.
- 17 Après un premier reportage télévisé fin 2000 sur les « Russes noirs », la presse s'intéresse aux enfants d'étudiants africains et de femmes russes, nés et ayant grandi en Russie. Objets dès leur plus jeune âge de discrimination à l'école, ils sont tabassés dans la rue, vivant à 99 % sans leur père africain, chez leur mère, grand-mère ou en orphelinat, ces « Afro-Russes » sont mal dans leur peau. Revoilà des Noirs pauvres, victimes du racisme et de l'*apartheid*, mais Russes cette fois-ci. En contrepoint, d'autres journalistes entretiennent le site <<http://www.africana.ru>>, ressource pour faire connaître des Afro-Russes ayant réussi dans les arts, la musique, les affaires, ou comme scientifiques. Deux nouveaux thèmes émergent sans réminiscence des clichés rodés : des Africains apparaissent non plus comme menace, mais comme potentiel, s'engageant dans l'action humanitaire, sociale et d'entraide, ou se portant candidats aux mandats locaux ou régionaux ; d'anciens étudiants venus pour étudier ont épousé des femmes russes, ont demandé et obtenu la citoyenneté russe — tout ce qui était impensable au début de cette migration.
- 18 Dans l'interprétation de ses données et entretiens, l'auteure fait remarquer ce que l'on pourrait appeler un effet de parallaxe. Vu d'Afrique, le rapport métropole/colonie se joue sur deux continents, et après quelques siècles d'exploitation esclavagiste et plusieurs décennies d'exploitation coloniale, le résultat en est la modernité en Europe, et le sous-développement en Afrique. Dans le cas de la Russie, le rapport colonial s'est établi par simple extension de son propre territoire, métropole et colonie formant un

continuum spatial. Ce fait se reflète dans la récurrente introspection russe pour savoir jusqu'où la Russie est européenne (pôle de modernité) et jusqu'où elle est asiatique (pôle d'arriération). Les modes de production en présence avec leurs superstructures culturelles se chevauchent dans l'espace. Du coup, l'étudiant africain découvre dans la province russe des traits et comportements qui ne lui sont pas très étrangers. Depuis que les voisins asiatiques — la Chine, le Japon et la Corée du Sud — ont, à la fin du XX^e siècle, cessé d'être « arriérés », c'est l'Afrique qui sert d'étalon. En 1991, la *Pravda* titrait : « Nous sommes les Africains dans la maison européenne »⁴. Et Svetlana Boltovskaja de citer un cliché assez répandu : les Allemands disent des Russes ce que les Russes disent des Africains.

NOTES

1. Parler ici de « race sauvage et inférieure aux seigneurs blancs » est un anachronisme surprenant : c'est S. Boltovskaja qui constate (pp. 249-250) que la raciologie d'après Hume, Linné, Kant, Hegel (XVIII^e et XIX^e siècles) ne fut introduite en Russie qu'au XIX^e siècle. Si de telles conceptions avaient été diffusées dès le début du XVIII^e siècle, Hannibal les aurait sans doute balayées étant donné son expérience.
2. « On trouve parmi les victimes aussi des Russes et des personnes d'autres régions mais, rapporté au total de la diaspora africaine, le nombre des victimes africaines est hors proportion » (p. 193).
3. L'auteure pointe ce paradoxe : les Britanniques et Américains utilisent le terme *Caucasian* pour les Blancs européens, sans chercher plus loin, tout comme pour les soi-disant *Hamites* (p. 250).
4. *Pravda*, 12/10/1991, p. 5.